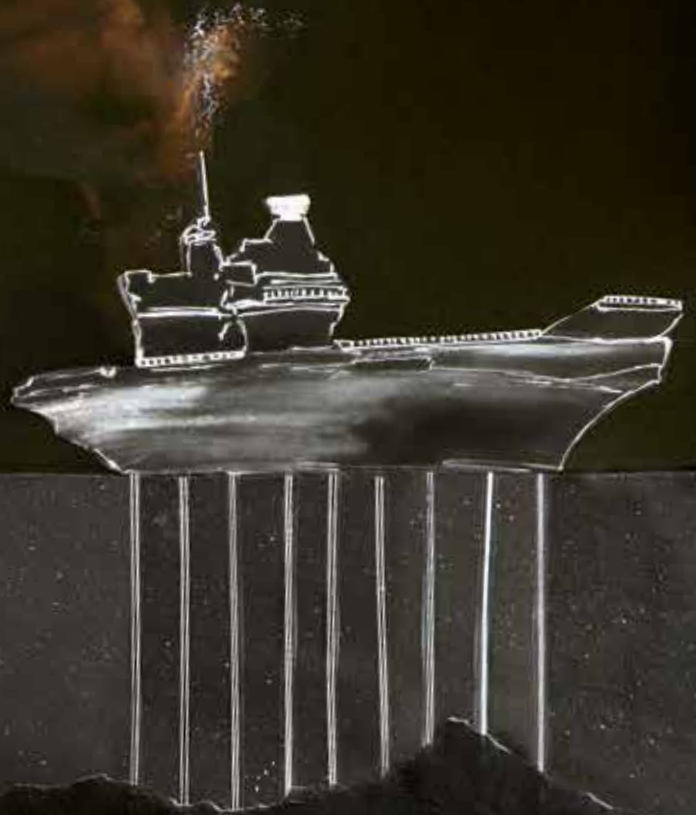


# PARIS

2017-2018



Une installation de l'artiste Anaïs Tondeur  
et de l'anthropologue Germain Meulemans

# PARIS FLOTTE-T-IL ?

## Y a-t-il réellement une plage sous les pavés ?

Dans le cadre de sa politique d'ouverture à la création contemporaine, le musée des Arts et Métiers a accueilli trois mois en résidence en 2018 l'artiste plasticienne Anaïs Tondeur et l'anthropologue des sciences Germain Meulemans, associés autour d'un projet au titre pour le moins intrigant : *Paris flotte-t-il ?*

Pour trouver la réponse à cette singulière question, Anaïs Tondeur et Germain Meulemans se sont lancés dans une minutieuse et rigoureuse enquête sur le sol urbain juste sous nos pieds, sous les fondations même du musée et du Conservatoire national des arts et métiers. Ainsi, semaine après semaine, au fil des rencontres avec ceux – techniciens, ingénieurs, scientifiques, conservateurs ou historiens – qui connaissent, chacun dans leur domaine, ce mystérieux monde minéral que nous foulons chaque jour sans nous interroger sur sa stabilité, ils ont assemblé les pièces hétéroclites d'un puzzle et nous en livrent aujourd'hui une image sensible et originale : de ce méthodique travail d'investigation au processus bien rodé est née une installation immersive *Art & Science*, fruit d'une démarche qui allie l'art à l'anthropologie, l'histoire au récit, le paysage technique souterrain à la scénographie narrative.

Car, c'est bien ce dont il s'agit : raconter une histoire, mais pas n'importe laquelle. Une histoire qui puise dans celle du Cnam, mais également dans celle des sciences et techniques, pour nous faire pénétrer au cœur d'un monde qui nous est, le plus souvent, inconnu – qui d'entre nous s'est déjà véritablement intéressé au sol urbain sous ses pieds ? – et nous faire prendre conscience que rien dans la nature n'implique la stabilité des sols bruts, que l'équilibre des fondations de Paris est un art qu'il faut apprendre à maîtriser, ou encore, que la stabilisation des sols a une histoire complexe.

Mais loin d'être inquiétant, le résultat que nous livrent Anaïs Tondeur et Germain Meulemans à travers leur installation est aussi passionnant que poétique. Réussissant à faire de cet ancrage minéral sous nos pieds un support plein de relief pour notre imagination, leur travail nous convainc, si besoin était, que l'union *Art & Science* a beaucoup à apporter à notre connaissance du monde environnant, et peut aussi contribuer à élargir les cadres de notre imaginaire...

Nathalie Giuliani  
Responsable des projets artistiques

Les artistes remercient les personnels du musée des Arts et Métiers et du Cnam pour leur précieuse collaboration lors de leur résidence, et plus particulièrement Yves Winkin, à l'initiative de ce projet, Nathalie Giuliani pour son travail d'accompagnement et de direction artistique, ainsi qu'Isabelle Astic, Tony Basset, Olivier Delarozière, Frédérique Desvergues, Lionel Dufaux, Olivier Fouché-Grobla, Cédric Loy, Joël Marsile, Alain Mercier, Behzad Nasri, Adriano Pereira, Natalie Schindler, Isabelle Taillebourg.

Sont également chaleureusement remerciés Emmanuel Dumont et Jean-Luc Largier de l'Association Sources du Nord – Études et Préservation (ASNEP) et Stéphanie Ventura Mostacchi, Florence Cavailhé, Jean-Charles Gil et Anne-Marie Leparmentier de l'Inspection générale des carrières.



# TABLE DES MATIÈRES

<b>Préface</b> Nathalie Giuliana	1
<b>Entretien : le processus créatif, une enquête en résidence</b> Nathalie Giuliana, Anaïs Tondeur, Germain Meulemans	3
<b>Paris, cité lacustre</b> Ursula K. Le Guin	10
<b>L'installation <i>Paris flotte-t-il?</i></b> ???	12
<b>A flot sur les sol</b> un texte inédit de Tim Ingold	18
<b>Biographies</b>	20
<b>Générique</b>	21



## LE PROCESSUS CRÉATIF : UNE ENQUÊTE EN RÉSIDENCE

**NATHALIE GIULIANA** Il semble habituellement naturel aux citoyens modernes de comprendre le sol urbain comme la base solide de la ville. Or, durant votre résidence de recherche aux Arts et Métiers, vous avez interrogé cette perception. Qu'en est-il ?

**GERMAIN MEULEMANS** La plupart des habitants des villes voient le sol comme l'ancrage fixe des bâtiments, comme la surface d'un monde minéral, compact et solide. En fait, cette impression contemporaine de solidité est assez récente. Elle émerge notamment avec la généralisation du pavage des rues, puis l'utilisation de l'asphalte et du béton, qui effectuent une séparation matérielle entre le sol et l'atmosphère. Ces transformations effectuées, le sol devient le support « naturel » de la marche du flâneur, qui porte son regard vers les bâtiments ou l'horizon, plutôt que vers la fange dans laquelle ses pieds s'enfonçaient jusqu'alors. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les sols sont non seulement pensés comme des solides, mais également transformés pour qu'ils se comportent comme tels. Aussi, les vastes chantiers de drainage, de consolidation, de remblaiement du sol se généralisent-ils à cette époque. Toutefois, l'impression de solidité ne dure que si l'on reste sourd à ce qui se trame dans les entrailles des sols.

**ANAÏS TONDEUR** Au cours d'une enquête alliant démarches artistique et anthropologique, nous sommes allés à la rencontre de ceux qui entretiennent une relation plus étroite avec le sol et les sous-sols, ceux dont le travail est notamment de rendre ou de maintenir le sol de la ville stable. La forme et le sujet précis de notre installation ont émergé du terrain, d'une compréhension des sols de Paris que nous avons développée au fil de nos rencontres avec des personnes, des objets, et des histoires. Chaque entretien, chaque visite a ainsi participé à préciser, puis à donner corps au récit de l'installation présentée dans la tour chapelle. Cette création peut donc être comprise à la fois comme un résultat, et comme un prolongement spéculatif de l'enquête.

**NG** Quel fut, justement, le déroulé de votre résidence au musée des Arts et Métiers ?

**AT** Pour créer cette installation, il nous a fallu acquérir une culture du sol en nous adressant aux personnes intéressées par sa stabilisation, son creusement ou son exploration. Le musée des Arts et Métiers formait le lieu idéal où fonder notre recherche, à la fois parce qu'il s'agit d'un centre important pour l'histoire des techniques de construction et la recherche sur les sols (il existe une chaire de géotechnique au Cnam), mais également en raison de l'histoire de ses bâtiments, et de la spécificité des terrains dans lesquels ils sont ancrés. Nous avons aussi rencontré des personnes qui pouvaient nous en apprendre davantage sur le musée, et sur l'eau qui circule dans les sols du quartier : un historien spécialiste des lieux, des agents de maintenance qui œuvrent dans les sous-sols, ou encore des ingénieurs géologues du Cnam.

**GM** L'enquête s'est également prolongée en dehors du musée. Nous nous sommes glissés à l'intérieur d'anciens aqueducs souterrains dans le nord de Paris, grâce à l'association chargée de leur conservation. Nous avons également rencontré quatre ingénieurs de l'Inspection générale des carrières, l'organisme chargé de la surveillance et de l'entretien des cavités présentes sous le sol de Paris – d'anciennes carrières pour la plupart d'entre elles. Ils nous ont beaucoup appris sur les fontis parisiens – ces effondrements de sol en surface, déclenchés par la liquéfaction et l'effritement souterrain des sols surmontant vides et carrières.

**NG** Comment cette enquête vous a-t-elle menés à transformer votre compréhension du sol ?

**GM** En préparation de cette installation, nous avons passé beaucoup de temps sous terre, dans les tréfonds du Cnam, dans d'anciennes carrières ou galeries souterraines. Se retrouver à plusieurs mètres sous terre est une véritable expérience pour les sens. On n'entend plus la ville, ou seulement quelques bruits sourds. D'après les carriers, il arrive que la pierre



Aqueduc sous le quartier de Belleville à Paris, qui alimentait en eau le prieuré de Saint-Martin-des-Champs.

« chante », comme le bois. Cela n'est pas bon signe, car cela indique souvent qu'un éboulement va se produire. Par ailleurs, lorsqu'on reste longtemps sous terre, il est facile de perdre certains repères communs : ainsi, le sens de ce qui est à l'envers et de ce qui est à l'endroit peut être déstabilisé. Du reste, les carriers ont une belle expression : ils parlent de « ciel » pour désigner le plafond d'une galerie souterraine. Quand on est sous terre, le ciel fait lui aussi partie du sol.

**AT** Notre intention, *via* l'installation, est de partager cette nouvelle attention aux sols en proposant aux visiteurs l'expérience d'une autre perception des sols qui soutiennent nos existences urbaines : révéler leur plasticité et leur liquidité, en reversant les espaces.

**NG** Avez-vous découvert la rivière souterraine dont parle l'installation à l'occasion d'une de vos expéditions ?

**AT** Nous n'avons pas vu cette rivière de nos propres yeux. Le Cnam et le musée sont des lieux propices aux légendes et aux mystères. Leur histoire en regorge, et Umberto Eco s'en est en partie inspiré pour écrire son roman, *Le pendule de Foucault*<sup>1</sup>.

Plusieurs personnes du musée ont parlé de cette rivière souterraine qui coulerait sous les bâtiments. Certains l'auraient vue en soulevant un regard situé dans un recoin de l'ancien réfectoire de Saint-Martin-des-Champs. Ce témoignage a formé le point d'entrée de notre récit.

**GM** Bien entendu, l'histoire de cette rivière ressemble en tous points à une légende urbaine. Cependant, la présence de l'eau peut prendre des formes qui s'éloignent de ce que l'on conçoit en pensant à une rivière. Le musée des Arts et Métiers se situe sur un ancien bras de la Seine. Or, on se rend compte, lors des crues, que le fleuve a une mémoire : il tend à retrouver son ancien lit. Bien avant que l'eau n'inonde les rues en surface, elle se propage d'abord de manière souterraine, en s'infiltrant dans les sols qui, du fait du passage ancien de la rivière, ont conservé une porosité particulière. Ainsi, la rivière souterraine existe bel et bien si on l'envisage comme un fantôme, un ancien lit qui appelle l'eau dès que celle-ci s'échappe de son cours habituel.

**AT** Cette légende prend peut-être son origine au Moyen-Âge, lors du détournement du cours des ruisseaux qui s'écoulaient de la colline de Belleville, afin d'alimenter en eau le prieuré de Saint-Martin-des-Champs. Il s'agit du réseau des « sources du nord », dont nous avons exploré certaines galeries qui ont subsisté jusqu'à nos jours. Avant la fondation du prieuré, le sol, sur lequel l'église est actuellement construite, était le lieu d'un cimetière. Longtemps source de débats, la présence d'un sanctuaire mérovingien a été prouvée dans les années 1990 par la découverte de nombreux sarcophages enterrés à deux mètres de profondeur. On n'a pas creusé plus bas, mais rien n'interdit d'imaginer que les Mérovingiens n'ont fait que se réapproprier un sanctuaire plus ancien, peut-être un de ces oratoires que les Gallo-Romains construisaient près des sources, là où l'eau jaillissait de la terre. Or, le personnel technique du musée constate, qu'à chaque nouvel épisode pluvieux, de l'eau s'obstine à jaillir entre les pierres du dallage du chœur.

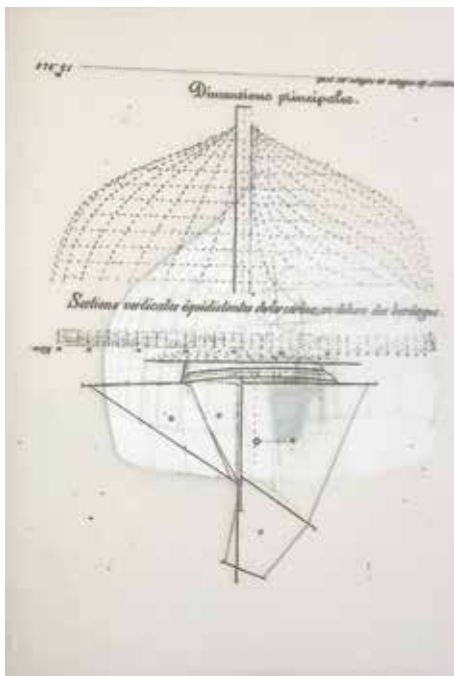


La carrière de la Brasserie. Anaïs Tondeur examine les traces d'un éboulement du ciel de cette ancienne carrière souterraine située sous le bois de Vincennes.

**NG** Puisque nous évoquons les légendes ou les croyances, pourriez-vous nous dire d'où vient le sourcier, personnage principal de votre installation ?

**GM** Le personnage principal, c'est le sol ! Mais nous faisons en effet intervenir la figure du sourcier. Il est fréquent de se moquer du sourcier de campagne, qui, avec son pendule ou sa baguette, part à la recherche de sources invisibles depuis la surface. Il est impossible de démontrer scientifiquement que le pendule est effectivement attiré par l'eau ; c'est la raison pour laquelle nous rangeons habituellement tout cela du côté des superstitions, de l'autosuggestion. Toutefois, le travail du sourcier peut aussi être interprété comme une forme de méditation, presque d'hypnose, un art de la concentration qui, lui, peut attirer l'attention vers des éléments qui seraient passés inaperçus en d'autres circonstances. Cette forme de méditation sur la matière nous a intéressés, car elle permet de décentrer la perception commune de notre environnement. Il est amusant qu'un pendule ait justement permis à Foucault de mettre en évidence la rotation de la Terre !

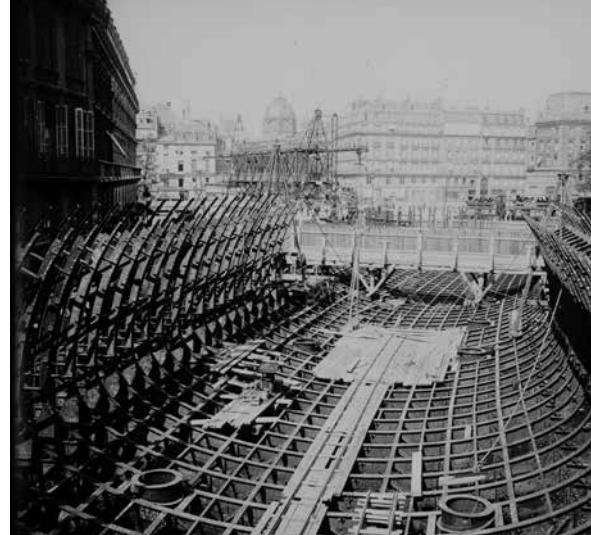
**AT** Nous avons également été inspirés par une nouvelle d'Ursula K. Le Guin<sup>2</sup>, dans laquelle un «trouvier», un jeune homme mi-sourcier, mi-sorcier, possède le don de sentir ce qui se passe sous terre, et de faire corps avec les mouvements du monde souterrain. Nous souhaitons mettre en tension ce type d'histoire, presque animiste, avec le discours de disciplines plus naturalistes comme la géologie ou la géotechnique.



Esquisse d'Anaïs Tondeur pour l'installation *Paris flotte-t-il ?* Les fondations sont imaginées comme des coques et les bâtiments comme des navires.

**NG** Qu'en est-il de la métaphore nautique ?

**GM** Cette idée vient d'abord de l'anthropologue Tim Ingold, qui a été l'un des inspirateurs de notre travail, et qui évoque le moment où il a cru voir la ville telle une flotte de bateaux, alors que le vent s'engouffrait dans son manteau comme s'il s'agissait d'une voile. Cette métaphore nautique s'est imposée lorsqu'au cours de nos rencontres, nous avons appris l'existence de pompes sous le musée ainsi que dans d'autres bâtiments du 3<sup>e</sup> arrondissement. Ces pompes servent à «rabattre la nappe phréatique», c'est-à-dire à faire baisser le niveau de l'eau afin qu'il reste sous les bâtiments. Elles extraient environ 300 m<sup>3</sup> d'eau par jour, et permettent de préserver les amphithéâtres des inondations. Ailleurs, afin d'éviter les infiltrations dans les caves et les



Station Saint-Michel au montage. Photographie prise lors de la construction du métro parisien, vers 1898. Musée des Arts et Métiers - Cnam, inv. DOCPH-1864-034.

la Seine. Comme un élément semi-liquide, le sol de Paris glisse, s'écoule, se meut, se dissout, devient mou ou visqueux.

**NG** À partir de ces recherches, comment avez-vous donné forme à l'installation visible dans la tour chapelle ?

**AT** Chaque «descente» dans le sol a permis de donner corps au récit. L'installation s'est ainsi construite au fur et à mesure de l'enquête, à chaque fois précisée, nourrie, approfondie par nos différentes rencontres. C'est également à ce moment-là que nous avons réalisé la majeure partie des images et des vidéos filmées à la lumière de notre lampe torche. J'ai ensuite créé d'autres images dans mon atelier, en imaginant une série de maquettes en argile qui permettent de percevoir ce que nous avons vu, entendu et imaginé. Nous souhaitons composer des images qui ne soient pas démonstratives mais qui révèlent une matière en mouvement. Nous avons par exemple cherché à faire chanter la pierre qui se dissout, à montrer les grains de sol qui se délitent, le sol qui s'anime, comme porté à ébullition, puis à exhumer un rêve ou, peut-être, un délire souterrain. Cela a permis de construire progressivement la sensation dans l'installation, de se trouver soi-même quelque part sous terre. Cette transformation de l'espace de la tour chapelle est aussi particulièrement portée par le paysage sonore et sensible de la créatrice radiophonique, Floriane Pochon avec qui nous avons partagé les récits de nos différentes déambulations sous la ville.



Les pompes de rabattement de la nappe phréatique dans les sous-sols du musée des Arts et Métiers. Elles permettent d'éviter l'inondation des amphithéâtres en maintenant l'eau sous les bâtiments.

<sup>2</sup> Ursula K. Le Guin, «Le Trouvieur», *Contes de Terremer*, Paris, Robert Laffont, coll. « Ailleurs et demain », 2003.

«Un de ses plaisirs les plus chers par la suite était de se promener seul dans la campagne, de courir pentes et chemins en sentant par la plante de ses pieds nus, dans son corps, les cours d'eau souterrains, les dépôts et les veines de minerai, la disposition et l'entrelacs des types de roche et de terre. Il lui semblait arpenter un grand bâtiment et voir ses couloirs et ses pièces, les descentes vers des cavernes aériées, l'éclat de l'argent sur ses murs ; et, à mesure qu'il continuait sa route, son corps devenait le corps de la terre et il en connaissait les artères, les organes et les muscles aussi bien que les siens. Enfant, ce pouvoir avait fait ses délices. Il n'avait jamais cherché à s'en servir. C'était son secret.»

Ursula K. Le Guin, «Le Trouvier», Contes de Terremer

## PARIS, CITÉ LACUSTRE

À quelques mètres du pendule de Foucault, de l'eau transpire sur le sol de l'église du musée des Arts et Métiers, sans que nul ne puisse en identifier l'origine. Certains évoquent la présence d'une source très ancienne, sous l'église, qui pourrait être à l'origine de l'édification d'un sanctuaire sur ce site. D'autres entretiennent la rumeur d'une véritable rivière souterraine filant sous le Conservatoire national des arts et métiers (Cnam), visible, selon eux, avant les travaux de rénovation du musée, par le regard de l'ancien réfectoire du prieuré de Saint-Martin-des-Champs, désormais bibliothèque du Cnam.

Un soir, un sourcier se glisse dans l'ancienne église pour lever le mystère. Il suit les traces invisibles des fluides sous ses pieds, longe les murs froids, contourne le balancement imperturbable du pendule de Foucault. Son instrument le conduit vers une petite porte de bois lourd. La poignée cède, il s'introduit dans la pièce dite «tour chapelle», vestige de l'ancien clocher de l'église prieurale, un espace calcaire, vide et froid. Le pendule tournoie follement. C'est alors que le sol s'ouvre sous ses pieds et qu'un fontis l'engloutit<sup>1</sup>... Ce récit forme le point de départ de l'installation *Paris flotte-t-il?* Dans un espace immersif, où le paysage sonore et les vidéos émergent de la pierre, les visiteurs sont invités à se plonger dans un voyage souterrain, et à interroger leur perception du sol en tant que surface stable de la ville.

À l'intersection de l'art, de l'histoire des techniques et de l'anthropologie, cette installation est née d'une résidence de trois mois au musée des Arts et Métiers. Durant cette enquête, l'anthropologue Germain Meulemans et l'artiste Anaïs Tondeur se sont glissés dans les réseaux souterrains du musée et du Cnam. Ils sont allés à la rencontre des praticiens qui tentent de remédier aux glissements des bâtiments et de stabiliser les sols. Ils ont traversé des carrières souterraines, vastes cathédrales de calcaire, découvert l'existence de forêts souterraines que constituent les milliers de pieux de chêne soutenant nombre d'édifices parisiens, marché dans un bras asséché de la Seine, arpenté les aqueducs qui mènent aux anciennes «sources du nord», qui alimentaient jadis le prieuré de Saint-Martin-des-Champs, futur site du Cnam.

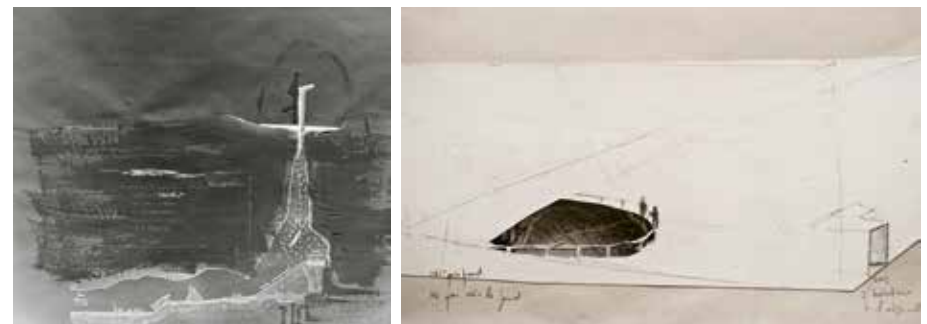
Par cette installation, ils invitent à interroger l'ambiguïté persistante de la nature du sol. Ils suggèrent de l'imaginer comme un espace semi-fluide, plutôt que de le considérer comme un volume solide et plein. Le voyage souterrain du sourcier donne à voir une ville sur pilotis, des bâtiments dont les fondations ressemblent étrangement à des coques de navires, faisant émerger la question : Paris flotte-t-il?

1. Un fontis résulte en général de l'effondrement brutal de la surface du sol, provoqué par une lente dissolution des terrains en profondeur. Ce phénomène est présent dans les sols de gypse, comme à Paris, où les anciennes carrières souterraines sont très surveillées. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'importants effondrements dans la capitale mènent à la création de l'Inspection générale des carrières.



## L'INSTALLATION PARIS FLOTTE-T-IL ?

Un promontoire est disposé au centre de la pièce de la tour chapelle, salle inconnue du public du musée des Arts et Métiers, dissimulée près du pendule de Foucault. Légèrement surélevé, ce soubassement évoque celui d'un autel. En son centre, une partie a été descellée, offrant une vue plongeante vers les sous-sols du Cnam. Ce dispositif évoque le périscope du musée, au cœur du roman d'Umberto Eco, *Le pendule de Foucault*<sup>1</sup>. Or, malgré son succès auprès des visiteurs avant la rénovation des espaces, ce périscope semble être entré dans la liste des légendes de l'établissement car nul n'en a retrouvé la trace – ni dans les réserves, ni à la photothèque. Contrairement au périscope qui offrait une perspective sur les rues avoisinantes, l'installation *Paris flotte-t-il ?* permet de se glisser, par la vue et par l'ouïe, dans les profondeurs des sous-sols du musée, puis par un élargissement progressif, sous le sol du Conservatoire, puis du quartier, pour finalement remonter jusqu'aux sources de l'énigmatique rivière souterraine qui coulerait sous le musée.



Esquisses d'Anaïs Tondeur, 2018.

Cette installation vidéo, composée d'un paysage sonore et de plusieurs surfaces de projection, révèle, grâce à un effet de trompe-l'œil, un cheminement souterrain aux pieds des visiteurs de la tour chapelle. Le spectateur est ainsi invité, par un point de vue ouvert sur les sous-sols, grâce à la formation d'un fontis imaginaire, à faire l'expérience de la liquidité des sols. Des débris du ciel tombé d'une carrière aux sépultures mérovingiennes, du méandre d'un ancien bras de la Seine aux fondations des édifices parisiens semblables aux forêts souterraines, l'installation permet de suivre le périple du sourcier englouti dans les profondeurs du musée avant que son itinérance devienne de plus en plus tournée vers une présence animée des sols traversés. Peu à peu, la matière visuelle et sonore perceptible dans la béance du sol envahit les parois de la tour. Plongée dans la pénombre, la pièce elle-même devient un espace souterrain. Le sol devient liquide. Il glisse à flots sous le corps allongé du sourcier, et semble même le traverser.

Cavité souterraine. Extrait de l'installation présentée dans la tour chapelle.

<sup>1</sup> Umberto Eco, *Le pendule de Foucault*, Paris, Grasset, 1990.





Ces scènes sont plongées dans un univers sonore composé de pensées souterraines et d'observations des bâtiments vus par leurs racines. Le murmure du sourcier résonne, se mariant au froid minéral de la tour chapelle et aux matières des lieux traversés: la chute de gouttes d'eau, les craquements du sol, le chant de la pierre. Ces paysages sonores participent à renforcer le caractère expérientiel de l'installation. Ils sont ancrés dans le sensible, tout comme les images délibérément peu explicites qui y sont associées. Celles-ci forment des points d'entrée, sortes de clefs spéculatives permettant autant de perceptions que de rencontres avec l'installation.



Tous les éléments instaurent ainsi un dialogue avec la géotechnique, la science des fondations, qui est notamment enseignée au Cnam. Le Conservatoire a d'ailleurs joué un rôle historique dans l'institutionnalisation de la discipline en France.

L'art des fondations est pourtant peu représenté dans les collections du musée. Est-ce parce que le matériel de laboratoire a peu changé au cours du dernier siècle? Ces collections nationales ont-elles été captées puis dispersées par l'éphémère musée des Travaux Publics après la guerre? Nous avons là un signe de notre so-

ciété: elle encense les bâtisseurs et les ponts, qui abolissent les frontières et permettent la conquête de nouveaux territoires, mais ignore l'exploit sans cesse renouvelé qui consiste à empêcher le sol de se dérober sous nos pieds!

Mêlant documents de terrain et fiction, l'installation fait émerger la question de nos rapports à l'environnement à partir d'une mise en relation d'éléments habituellement tenus pour banals (tels les travaux de terrassement). À l'image d'autres installations réalisées par Anaïs Tondeur et Germain Meulemans, *Paris flotte-t-il?* allie un travail quasiment artisanal de l'image et de la matière, à une exploration de la narration, voire de spéculation sur nos modes modernes d'être au monde. Elle amène à se questionner sur nos manières de percevoir le monde – et singulièrement le sol – comme une surface stable et solide, un support intangible pour les bâtiments et la vie humaine.





# À FLOT SUR LE SOL

Tim Ingold, Anthropologue, Université d'Aberdeen

**Qu'est-ce donc que le sol?** Le dictionnaire nous indique qu'il s'agit d'une surface sur laquelle personnes et choses se tiennent ou se déplacent. Or, cette définition comporte de nombreuses zones d'ombre. De quel type de surface s'agit-il au juste? A-t-elle un côté ou deux? Couvre-t-elle la terre, ou la dissimule-t-elle? Peut-elle être transpercée? Qu'est-ce qui se trouve en dessous?

Un coin de mon jardin est pavé de dalles. En les observant, je me demande si ces pierres font partie du sol. Je peux me tenir debout ou marcher dessus, elles m'offrent un appui ferme. Avec un peu d'effort, je pourrais aussi les soulever, mais alors, que trouverais-je en dessous? Un autre sol, pardi! Cette fois, cependant, il s'agirait d'un sol de terre, probablement envahi par les racines des mauvaises herbes qui poussent dans les fissures des dalles. Peut-être y découvrirais-je également quelques perce-oreilles et mille-pattes dont j'ai brusquement exposé la cachette. Les dalles de pierre qui faisaient jusqu'ici partie du sol, une fois soulevées et empilées, sont maintenant des objets reposant sur le sol. Mais pour les mauvaises herbes, le sol n'a jamais été une surface sur laquelle reposer; il est plutôt le milieu, ou la matrice de leur germination et de leur croissance. Il en va de même pour le perce-oreille et le mille-pattes, pour qui le sol est moins une surface à occuper qu'un milieu de vie. Ces êtres vivent et se déplacent dans le sol et non pas sur le sol. La surface pavée, dure et solide, sépare la terre du dessous de l'air du dessus. Elle a un endroit et un envers, mais pour que la vie soit possible, il faut bien qu'il existe des fissures, des interstices qui permettent un passage entre ses deux faces. Ces espaces sont le royaume des mauvaises herbes, des mille-pattes et des perce-oreilles que je découvre en soulevant la dalle.

En revanche, le sol frais et meuble du jardin est ouvert à l'atmosphère et à ses turbulences, à la lumière et à l'ombre, aux variations de température et d'humidité. Ce sol ouvert (*opening ground*) existe dans la conjonction du ciel et de la terre. Sa surface n'est pas une frontière entre les éléments, mais une interface qui prend forme dans leur entrelacement continu. De la même manière, il n'a pas de face du dessous. La terre qui pousse ne couvre rien d'autre qu'elle-même. Un trou creusé dans ce sol aurait pour résultat une fosse et non pas un orifice; le labour, en brisant sa surface, grave et strie la terre, mais il ne la coupe pas en lanières; on peut tomber dans les fosses et les creux du sol, mais on ne peut passer à travers lui.

En méditant sur le sol et les pavés de mon jardin, je me demande si tout sol ne serait pas finalement pris dans un double mouvement d'ouverture et de fermeture, de croissance et de durcissement continus. Marcher, ou même tomber sur un sol ouvert, c'est sentir son amplitude, sa profondeur inson-



Un fontis, collage d'Anaïs Tondeur pour l'installation *Paris flotte-t-il ?*

dable. Le support qu'il offre à nos pas est inconditionnel, mais on ne sent pas grand-chose de la profondeur d'un sol clos (*closing ground*) en marchant à sa surface. Sa profondeur est mesurable, et consiste en l'épaisseur de la dalle entre la face du dessus et la face du dessous. Quant au support qu'il offre, il dépend de la capacité de portage des matériaux qui le constituent. En raison de cette duplicité, le sol peut facilement nous tromper. Un piéton peut s'y aventurer, confiant dans l'appui qu'offre le sol à ses pas, avant de se retrouver avalé par un fontis créé par des vides caverneux qu'il ne soupçonnait pas. De vieilles galeries de mines oubliées ont ainsi englouti des bâtiments entiers. Dans certains pays, on projette d'enterrer profondément les déchets radioactifs dans d'anciens puits de mine, où, croit-on, ils pourront se dégrader lentement au cours des millénaires à venir, à l'insu des habitants de la surface. Oublierons-nous ces déchets comme quelque cité antique engloutie sous les sables du désert?

L'art de l'inhumation s'accommode parfaitement de ce double mouvement d'ouverture et de fermeture. Le corps du défunt est introduit au sein même du sol ouvert, et se retrouve dans le même temps enclos sous une dalle de pierre. Jusqu'à son éventuelle mise au jour par des travaux d'excavation, la chambre funéraire reste dissimulée, non seulement parce qu'elle est à l'abri des regards indiscrets, mais surtout parce que là-haut, à la surface, la terre continue à pousser pour rencontrer le ciel. Depuis la surface, tout semble aux mains des éléments; on ne voit trace d'aucune dissimulation. Nous vaquons dès lors à nos occupations, convaincus que quoi qu'il arrive, le sol est là, offrant une base solide sur laquelle construire notre vie, brique après brique, telle une œuvre qui serait la nôtre. Et pourtant, le spectre de la mort nous pourchasse. Nous vivons dans l'angoisse que le sol, base de nos vies, soit également la fragile membrane séparant la vie du trépas, l'endroit de l'envers, notre monde de celui des morts. Comme si le sol pouvait s'ouvrir à tout moment, telles les eaux d'un lac, pour se refermer aussitôt comme si rien ne s'était passé. Sommes-nous réellement à flot?

Janvier 2019

# BIOGRAPHIES

## Germain Meulemans

Germain Meulemans est anthropologue. Il s'intéresse aux questions touchant à l'environnement, à la créativité, et à la perception. Il a effectué sa thèse de doctorat à l'université de Liège, en Belgique et à celle d'Aberdeen, en Écosse, au sein de laquelle il a travaillé avec Tim Ingold pour le projet *Knowing from the Inside*, qui visait à développer des pistes de recherche au croisement de l'art, de l'anthropologie et de l'architecture. En 2018, il rejoint le Centre Alexandre Koyré à Paris comme post-doctorant. Ses recherches portent sur la manière dont les sols urbains font aujourd'hui l'objet d'un intérêt nouveau dans le monde de la science des sols et celui de l'aménagement.

## Anaïs Tondeur

La pratique artistique d'Anaïs Tondeur se forme au point où les disciplines se rencontrent. Elle crée des récits spéculatifs par lesquels elle expérimente d'autres conditions d'être au monde. Pour cela, elle recherche une nouvelle esthétique, dans le sens d'un renouvellement de nos modes de perception, et explore d'autres modes de relation et de communication inter-espèces.

Diplômée du Central Saint Martins College of Arts and Design (2008, Londres) et du Royal College of Arts (2010, Londres), elle est récipiendaire de la mention d'honneur d'Ars Electronica (2015). Elle a présenté son travail dans des institutions internationales telles que le Centre Pompidou (Paris), la Gaité Lyrique (Paris), le GV Art (Londres), le Bozar-Palais des beaux-arts (Bruxelles) ou le Houston Center of Photography (États-Unis).

## Collaborations

Anaïs Tondeur et Germain Meulemans enquêtent ensemble autour de matériaux, de lieux, ou de personnes, qui les amènent à interroger nos relations d'êtres modernes au vivant et au sol en milieu urbain. En 2016, ils créent l'installation *Pétrichor*, qui retrace la quête d'un personnage à la recherche de l'odeur de la terre sous le bitume. En 2017, ils interrogent, dans le projet *Hanter les Lisières*, l'histoire des marais disparus du plateau de Saclay, questionnant la notion « d'utilité » de la nature. Ils ont débuté leur collaboration en 2015 lors d'une résidence au laboratoire de la Culture durable initiée par COAL et le Domaine départemental de Chamarrande, sous le parrainage de la géographe Nathalie Blanc, avec l'anthropologue Marine Legrand, l'artiste Yesenia Thibault-Picazo et l'écologue Alan Vergnes. Ils travaillent régulièrement ensemble en tant que collectif Chaoïde.



Anaïs Tondeur et Germain Meulemans, janvier 2019.

PARIS FLOTTE-T-IL ? Du 25 mars au 23 juin 2019. Salle « tour chapelle »

## Olivier Faron

Administrateur général du Conservatoire national des arts et métiers

## Pascale Heurtel

Directrice du musée des Arts et Métiers par intérim  
Directrice des bibliothèques et de la documentation du Cnam

## Germain Meulemans

Anthropologue des sciences

## Anaïs Tondeur

Artiste plasticienne

## Nathalie Giuliana

Responsable des projets artistiques

## Natalie Schindler

Cheffe de projet édition et iconographe

## Fabrice Noyé, assisté de Gauvain Breyne

Régisseur technique des expositions

## Agnès Cléquin

Chargée de communication

## Amélie Zanetti

Chargée de communication et des relations presse

## Christian Koch/Eva Dalg

Graphistes

## Floriane Pochon

Réalisatrice sonore et multimédia

## Pierre Grandry

Comédien, voix off

## Nil Tondeur

Menuisier et serrurier spectacle

## Boris Denieul

Monteur audiovisuel

## Remerciements

Yves Winkin, à l'initiative du projet. Claudie Pasquier et François Athanassiou, Service hygiène et sécurité, Cnam

## LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT DE L'EXPOSITION

**Textes** Tim Ingold, Nathalie Giuliana, Germain Meulemans, Anaïs Tondeur

**Conception graphique et mise en page** Christian Koch/Eva Dalg. [www.dalg.eu](http://www.dalg.eu)

**Impression** Druckerei Kettler

Toutes les photographies ont pour crédit © Anaïs Tondeur & Germain Meulemans 2019, sauf celles reproduites p. 9 : © Musée des Arts et Métiers – Cnam/Photo Michèle Favareille, et p. 16 : © Emmanuel Dumont

**Natalie Schindler** Coordination éditoriale

[www.arts-et-metiers.net](http://www.arts-et-metiers.net)

© Musée des Arts et Métiers – Cnam, 2019

